

## QUELQUES CONSIDÉRATIONS CLINIQUES SUR LA FOLIE DE NIETZSCHE

Eric VARTZBED<sup>1</sup>

### Résumé

Nietzsche est mort fou. Ce fait rend suspect le penseur et détourne nombre de lecteurs de son œuvre. Dans le cas de Nietzsche, le terme vague de folie recouvre deux aspects : une démence d'origine syphilitique et une possible psychose (reflet d'une structure de personnalité psychotique). La première est avérée, la seconde hautement improbable. Cet article fait le point sur ces problèmes.

### Summary

Nietzsche died insane. This statement makes the thinker doubtful and it turns away most readers from his work. In the case of Nietzsche, the hazy term of insanity covers up two aspects : a demencia of syphilitic origin and a probable psychosis (a trend of psychotic personality structure). The first is confirmed, the second is strongly unlikely. This article clears up these problems.

### Mots-clés

Deuil – Nietzsche – Psychanalyse appliquée – Psychobiographie – Structure de personnalité – Psychotique – Syphilis.

### Key-words

Mourning – Nietzsche – Applied psychoanalysis – Psychobiography – Personality structure – Psychotic – Syphilis.

« Peu à peu j'ai appris à discerner ce que toute grande philosophie a été jusqu'à ce jour : la confession de son auteur, des sortes de mémoires involontaires et qui n'étaient pas pris pour tels. »

Nietzsche (1886/1971, § 6)

Certains jugeront scandaleux de soumettre un grand philosophe à une petite compréhension psychanalytique. L'entreprise serait à la fois inélégante et contes-

table (avant d'être « appliquée », cette psychanalyse serait surtout « sauvage »). Je conseille donc aux ennemis de cette utilisation de la psychanalyse d'interrompre leur lecture. Aux autres, je demanderai un peu de patience, ils trouveront peut-être quelques bénéfices à poursuivre. Qu'ils me fassent donc crédit, puis jugent l'arbre à ses fruits.

On trouverait d'ailleurs chez Nietzsche de quoi cautionner les deux attitudes. Au sujet des démarches de type psycho-biographique, il soutenait une chose et son contraire (car il tenait à ses « pensées multicolores »). Dans *Par-delà Bien et Mal*, il écrit par exemple : « Il est des esprits libres et insolents qui voudraient cacher et nier qu'ils sont des cœurs brisés, fiers et incurablement blessés [...] D'où il suit qu'on fera preuve de la plus délicate humanité en respectant "le masque", et en ne se livrant pas à des exercices de psychologie et de curiosité déplacés » (Nietzsche, 1886/1971, § 270). Ailleurs, en revanche, il avance que le théorique doit être accompagné du biographique : la philosophie est vue comme une sorte de confidence cryptée, la confession d'un corps, des mémoires involontaires qui ne sont pas pris pour tels. Dans une lettre du 16 septembre 1882, adressée à Lou Andreas-Salomé, il écrit : « Ma chère Lou, votre idée de réduire les systèmes philosophiques à la vie personnelle de leurs auteurs vient en droite ligne d'une "âme sœur" ». Plus fondamentalement, il conçoit le discours conscient comme un « faux-monnayage », un symptôme qui recouvre un jeu de forces inconscientes (biologiques, psychologiques, sociales). Cette conception l'oblige donc à être sensible aux leviers invisibles qui gouvernent les œuvres, à écouter les textes avec une « troisième oreille<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Docteur en psychologie, chercheur au FNRS (Fonds National de Recherche Suisse).

<sup>2</sup> L'expression est tirée de Nietzsche (1886/1971). Elle a inspiré à un élève de Freud, Th. Reik, le titre de son livre : *Ecouter avec la troisième oreille. L'expérience intérieure d'un psychanalyste* (1948).

Bref, concernant la valeur de la psycho-biographie, Nietzsche fait preuve de nuances, de revirements, d'hésitations. Mais quoi qu'il en soit, son attitude générale est celle d'un démystificateur : profaner les idoles fut sa vocation, il n'hésita pas à sonder « les oubliettes de l'idéal », à se pencher sur les bas-fonds. Avançons donc sous ses auspices.

Pour parler de la folie de Nietzsche, il est nécessaire d'utiliser un langage précis. Le terme vague de « folie » recouvre en effet deux aspects. D'une part, une *démence*, liée à une atteinte organique du cerveau, suite à une infection syphilitique. D'autre part, une probable *psychose* (reflet d'une structure de personnalité psychotique), liée au développement affectif de Nietzsche, à son histoire, à son enfance. Cette distinction opérée, nous verrons que la démence est quasiment avérée, mais que repérer un fonctionnement psychotique (non associé à la démence) est intenable, que ce repérage procède d'observations viciées, de jugements hâtifs, et, surtout, d'une myopie analytique. Je discuterai tous ces points. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, afin de planter le décor, rappelons quelques événements.

## TURIN, « MA TERRE PROMISE »

En 1889, Nietzsche a 45 ans et vit à Turin. Il loge dans une petite auberge, située place Carlo Alberto. Le 3 janvier au matin, il est débordé par ses fantasmes, perd la raison et saute hors du monde.

La rumeur raconte que ce jour-là, Nietzsche assiste à une scène brutale : il voit un cocher battre un vieux cheval de trait. Saisi par la pitié, sanglotant, il se jette au cou de la bête martyrisée avec un geste protecteur, puis s'effondre. Nietzsche gît à terre. Des passants s'arrêtent et l'entourent. Son logeur, Davide Fino, intrigué par l'attroupement, reconnaît le philosophe et le ramène à l'auberge. Là, dans un état crépusculaire, Nietzsche s'étend sur un sofa. Il reste muet, prostré, brisé. Il finit par s'endormir. A son réveil, il a perdu le sens de son identité, il a le sentiment d'être le Christ ou Dionysos.

Entre le 3 et le 7 janvier, Nietzsche reste barricadé dans sa chambre. La nuit, il réveille les autres locataires de la pension par des chants, des cris, des improvisations au piano, de longs monologues bruyants. Pendant ces quatre jours, il écrit une multitude de

lettres adressées au roi d'Italie (« A mon fils bien-aimé Umberto »), au Pape, à des amis et connaissances. A Georg Brandes, il envoie une lettre pleine de reconnaissance et de gratitude : « A l'ami Georg ! Après que tu m'eus découvert ce n'était plus grand chose de me trouver ; la difficulté, c'est maintenant de me perdre... » (Nietzsche, 1989). Dans ces lettres, des passages lucides et sublimes se perdent souvent dans un monde irréel, où l'imagination débridée du philosophe dérive sans gouvernail. Il envoie sa dernière lettre à Jakob Burckhardt, à Bâle, un professeur d'histoire et ami. Dans cette lettre, il se présente comme Dieu et l'invite à le rejoindre. En lisant cette lettre, Burckhardt réalise que Nietzsche a perdu la raison. Il alerte Franz Overbeck (un théologien protestant, proche de Nietzsche) qui lui-même a reçu la lettre suivante : « A l'ami Overbeck et à sa femme. Bien que vous n'ayez montré jusqu'alors qu'une foi minime dans ma solvabilité, j'espère cependant prouver encore que je suis quelqu'un qui paie ses dettes, – à vous, par exemple... A l'instant je fais fusiller tous les antisémites... Dionysos » (*ibid.*). Overbeck demande alors conseil au professeur L. Wille, chef de clinique de l'hôpital psychiatrique de Bâle. Wille lui suggère de partir sur-le-champ à Turin. Le soir même, Overbeck se met en route avec l'intention de rapatrier son ami.

Nietzsche va d'abord séjourner dans la clinique psychiatrique de Bâle, puis dans celle de Iena. Outre l'enflure du moi, l'agitation, l'altération de la mémoire et de l'intelligence, un fait significatif ressort de l'examen médical (noté à Iena le 18 janvier 1890 et déjà relevé à Bâle le 17 janvier 1889) :

« Pupilles : celle de droite large, celle de gauche plutôt étroite, légèrement et irrégulièrement étirée. Obtenu à gauche toutes les réactions ; à droite, seulement réaction de convergence ; réaction synergique n'existe que du côté gauche » (Podach, 1929).

Outre les comportements typiques, ces observations témoignent d'une atteinte neurologique et orientent le diagnostic vers une « paralysie générale » d'origine syphilitique.

Dans la suite du rapport, on peut encore lire :

« Pression de la main droite plus forte que celle de la main gauche (spécimen d'écriture) [...] Examen de sensibilité rendu impossible à cause de l'agitation du malade ; d'après les apparences, hyperes-

*thésie générale. La tête n'est pas sensible à la percussion [...] Myopie prononcée. Peu de troubles de la parole, hésite rarement en prononçant les premières consonnes des mots* » (ibid.).

Les médecins sont attentifs à l'élocution de Nietzsche car « la paralysie générale » s'accompagne presque inmanquablement de difficultés d'élocution, d'aphasie, etc. Encore absents, ces troubles apparaîtront plus tard chez Nietzsche.

Suite aux examens et observations, les médecins des deux hôpitaux psychiatriques diagnostiquent une « paralysie générale » ou, pour reprendre l'expression inscrite sur la liste des malades, « un désordre mental par suite de paralysie ».

Durant le mois de février 1890, la mère de Nietzsche (installée provisoirement à Iena) vient chercher son fils tous les matins et le ramène le soir à la clinique. Aidée par Peter Gast, elle prépare Nietzsche à une nouvelle vie en dehors de l'hôpital.

Avec l'accord du chef de clinique, Nietzsche quitte l'hôpital le 24 mars 1890. Il vivra dès lors à Naumburg, chez sa mère.

Quatre années et demie après la sortie de l'hôpital, le 27 décembre 1894, Rohde rend visite à Nietzsche. Il décrit cette rencontre à Overbeck dans une lettre qui rend bien compte de l'évolution de la maladie :

*« J'ai vu le malheureux lui-même : il est totalement éteint et ne reconnaît plus personne, hormis sa mère et sa sœur. Il n'articule guère plus d'une phrase par mois, il est complètement affaibli, rabougri, débile, mais conserve le teint frais. Bref, un spectacle à vous arracher des larmes ! ».*

Nietzsche paraît insensible à la joie comme à la douleur. Outre de rares promenades, il demeure étendu sur un divan la quasi-totalité de la journée. La maladie avait atteint ses fonctions psychiques ; elle étend maintenant son empire sur le physique : ses mouvements sont entravés, sa mobilité gênée. Au fil des ans, Nietzsche sombre dans une vie de plus en plus végétative : il garde un masque impénétrable, la source jaillissante de son esprit est tarie, toute étincelle de vie spirituelle semble éteinte. Pourtant, malgré les dégâts dus à la maladie, une ancienne amie venue lui rendre visite notera :

*« La beauté de ses yeux qu'aucun verre ne voilait, était parfaitement bouleversante. Ce regard stellaire d'une pénétrante tristesse, qui semblait errer dans le lointain et, en même temps, plonger au plus profond de lui-même, irradiait une force extraordinaire, libérait un fluide magnétique auquel nulle âme sensible ne pouvait se soustraire »* (Janz, 1984-85).

En juillet 1897, suite au décès de sa mère, Nietzsche est déplacé à Weimar. Il vivra dès lors avec sa sœur dans la maison du Nietzsche-Archiv, jusqu'à sa mort.

Le 25 août 1900, Nietzsche prend congé de sa tragique existence. Une attaque d'apoplexie l'emporte (il s'agit de la rupture d'une artère cérébrale).

## LA CONTAGION DU PLAISIR

La syphilis est une maladie infectieuse. A sa source, une bactérie : le tréponème, ramené en Europe au XV<sup>e</sup> siècle par l'équipage de Christophe Colomb. Elle sera guérie grâce à la pénicilline en 1929.

L'infection syphilitique évolue en trois stades. Tout d'abord, une ulcération apparaît à l'endroit où la bactérie a été inoculée (par exemple sur le sexe). Ensuite, environ deux mois après la contamination, des lésions apparaissent sur les muqueuses ou sur la peau (par exemple sur les joues). En l'absence de traitement, la bactérie entre alors dans une phase de latence, sans symptôme, pendant une période qui peut durer jusqu'à 20 ans. Quand la bactérie parasite redevient active, elle attaque différentes parties du corps (les os, la peau, les muqueuses, le système cardio-vasculaire ou le système nerveux). On parle de « paralysie générale » lorsque le système nerveux est touché, notamment les méninges (l'enveloppe qui protège le cerveau) et les racines de la moelle épinière. La paralysie générale se traduit cliniquement par une dégradation intellectuelle et un ensemble de symptômes qui rappelle et mime la psychose : avec des accès maniaques (des idées de grandeur), un vécu de persécution, des troubles de la pensée, etc.

Faute d'une analyse de sang et du liquide céphalo-rachidien, le diagnostic de démence paralytique d'origine syphilitique n'est pas absolument certain. A l'époque de Nietzsche, ces examens n'existaient pas. Un doute minime demeure donc quant au diagnostic (que néanmoins, très peu de spécialistes contestent).

Dans le cas de Nietzsche, même s'il est quasiment certain qu'il s'agit d'une infection syphilitique, un petit point d'interrogation demeure. C'est alors que les conclusions médicales cèdent la place au bavardage idéologique.

Par exemple, la sœur de Nietzsche, désireuse d'insister sur la chasteté de son frère, mettra en avant l'idée saugrenue d'un empoisonnement au chloral (un somnifère dont son frère aurait abusé). Quant aux ennemis de ce penseur sulfureux, ils se débarrassent à bon compte de sa philosophie en se rassurant avec le syllogisme suivant : « Nietzsche nous a sortis de notre sommeil dogmatique, or Nietzsche est fou, donc nous pouvons à nouveau dormir ». D'autres ont porté au pinacle ce penseur au nom d'une conception romantique de la folie (Foucault, Deleuze, etc.).

Par ailleurs, dans le camp de ceux qui s'en tiennent au diagnostic de paralysie, un autre problème se pose : de quand date l'éclosion de la maladie ? L'œuvre philosophique est-elle travaillée par le poison de la démence ?

Soutenir que la syphilis devient active dès 1888 est, à mon sens, une position intenable. Car en 1888, Nietzsche évolue sur une terre qui nous est familière, ses propos nous passionnent, sa voix nous atteint : il ne s'agit jamais des sons inarticulés de la démence. Au contraire, du point de vue philosophique, les textes de cette période sont extraordinairement significatifs, ce qui suffit à les laver du soupçon d'être les lubies d'un cerveau malade. Sa philosophie a jailli du dedans ; la syphilis l'a rongé du dehors.

Bref, pour ma part, je me refuse à surinterpréter la folie de Nietzsche. Je m'en tiens à l'idée d'une destruction du cerveau, provoquée par un agent *extérieur*, qui éclate le 3 janvier 1889 (laissant donc indemne l'œuvre philosophique).

Thomas Mann a consacré un essai à Nietzsche (Mann, 1947). Quand il aborde le problème de la folie du philosophe, l'auteur de *La montagne magique* propose une explication pénétrante. Son hypothèse ne renvoie pas à la syphilis proprement dite, mais aux conditions dans lesquelles Nietzsche a été infecté.

De quoi s'agit-il ? Thomas Mann commence par rappeler quelques données biographiques très précises. En 1866, alors âgé de vingt-deux ans, Nietzsche a fréquenté un bordel à Cologne. Suite à cette visite au lupanar, il a été saisi par une angoisse intense, des remords paralysants, une culpabilité ravageante. Tho-

mas Mann poursuit et fait l'hypothèse suivante : Nietzsche serait retourné au bordel et sa seconde visite aurait été secrètement motivée par l'envie sourde de se punir, il aurait « intentionnellement » appelé la maladie dans un but expiatoire (afin d'apaiser sa culpabilité).

Cette remarque de Thomas Mann, l'idée d'une recherche de la maladie, d'un désir de punition (comme revers d'une culpabilité inconsciente) permet de faire le lien entre le corps de Nietzsche et son histoire inconsciente, de relier le biologique au biographique, et, donc, de compléter mon enquête sur la folie de Nietzsche, de parler d'une possible psychose.

## LA CULPABILITÉ

« On a mal observé la vie si l'on n'a pas vu aussi la main qui, avec mille ménagements, assassine. »

(Nietzsche, 1886/1971, § 69)

Dans un fragment posthume daté de 1880 Nietzsche écrit : « Mon pathos ? Reproduire en moi l'effroyable souffrance du sentiment de culpabilité ». Pour le théologien, ce sentiment a sa source dans le péché originel, pour le psychologue dans le drame oedipien. Qu'en est-il pour Nietzsche ? A cinq ans, il perd son père. En outre, avec une obstination têtue, le sort s'acharne. Juste après cette première mort, Nietzsche enterre son frère cadet, c'est-à-dire, à nouveau un être pour lequel l'amour est mêlé à une rivalité jalouse et à des désirs de mort. Placé malgré lui très tôt dans la peau d'un criminel, d'un homme coupable (« coupable d'avoir *désiré* tuer », disait Hoffmann), Nietzsche cherchera à se libérer de la geôle de ses fantasmes grâce à un travail d'auto-analyse. Il s'immerge dans sa propre expérience et nous livre une pénétrante étude sur la vie inconsciente, la morale et sa genèse. Mais malheureusement, Nietzsche se bornera à des considérations impersonnelles concernant la culture et la civilisation. Eduqué dans un climat ascétique, contraint au silence, privé d'un soutien pour penser son histoire, ce philosophe en sera réduit à des conjectures abstraites. Aussi son triomphe du point de vue des connaissances générales se double-t-il d'un échec personnel et d'un naufrage existentiel.

Mais ce qui est inconscient veut devenir événement, frappe à la porte de la conscience et arrive toujours à se faire entendre, au besoin grâce à un déguisement, d'une manière déplacée. Nietzsche abordera sa tragédie intime de manière oblique. A dix-sept ans déjà, bien avant ses analyses sur la morale, il se passionne pour l'histoire d'Ermanaric, un héros ostrogoth légendaire. Il lui consacre une série de textes : études savantes, poème, projet de tragédie, poème symphonique. « A cette époque, écrit-il en 1862, le thème d'Ermanaric m'intéressait plus que jamais ; j'étais encore trop bouleversé pour en faire un poème ; je n'en étais pas encore assez éloigné pour écrire un drame objectif : c'est la musique qui m'a permis de réussir la condensation de cette atmosphère où s'était pour moi incarnée la légende d'Ermanaric » (Nietzsche, 1862). La légende inépuisable de la vie du roi des Goths existe dans de multiples variantes. Nietzsche n'en retient qu'une et se centre, pour la transcrire en musique, sur l'épisode qui oppose, poignard en main, le père et le fils, avant de les réconcilier dans la mort...

On comprend maintenant pourquoi Nietzsche se présentait dans ses lettres délirantes comme Prado (un criminel célèbre) ou comme le Christ. Ces identités d'emprunt recèlent une vérité : Nietzsche se vivait inconsciemment comme un meurtrier. Au sujet du Christ, rappelons l'interprétation freudienne : « Dans le mythe chrétien, le péché originel de l'homme est indubitablement un péché contre Dieu le père [...] ce péché était un meurtre. », et ailleurs : « Dans la doctrine chrétienne, l'humanité reconnaît de la façon la moins voilée l'acte coupable de l'époque originelle parce que dans la mort sacrificielle de ce seul fils elle a trouvé la plus ample expiation de cet acte » (Freud, 1913, p. 230).

Chez Nietzsche, la culpabilité est le grain de sable autour duquel la perle de l'œuvre s'est formée. L'intérêt de cette idée tient à sa fécondité, elle permet d'éclairer plusieurs points. En effet, on comprend dès lors pourquoi toute sa philosophie gravite autour de la question : comment nettoyer le monde du sentiment de péché ? Comment en finir avec le Dieu moral ?

Ici, afin de préciser le portrait du philosophe, il faut insister sur un autre point : l'absence de père a privé l'enfant Nietzsche d'une alternative à une relation fusionnelle à la mère, elle a activé un fantasme de rapprochement incestueux synonyme de dissolution identitaire (être à soi-même son propre géniteur, retour

à un fonctionnement indifférencié, perte des limites entre le « dedans » et le « dehors », etc.). Cette menace d'une trop grande proximité avec la mère appelait une coupure radicale, un besoin impérieux de distanciation, un recours à l'énergie qui sépare, – à la *haine*. D'une tonalité incestueuse, leur relation est en effet infiltrée par une violence inouïe, une violence également présente de manière déplacée dans ses rapports à la cuisine allemande, à l'Allemagne, etc.

En outre, dans sa philosophie, sa critique virulente de la « compassion », vertu maternelle par excellence, ne ressemble pas à une discussion rationnelle et objective (à la manière des critiques formulées par Kant). Allumés à l'incendie d'un drame personnel, ses propos acerbes ont probablement à voir avec un besoin vital : tourner le dos à l'univers maternel, se dégager de la tentation incestueuse, tenir à distance Fransiska...

Mais trêve de spéculations. Si l'on s'en tient à ce qui est *manifeste* et *observable*, on constate que Nietzsche vit au bord du gouffre : il est toujours à deux doigts de se laisser submerger par la lassitude de vivre, la fatigue, le dégoût, le désespoir. Même à l'époque où il promeut une éthique affirmative, il se fait à lui-même cet aveu stupéfiant : « On n'a que tardivement le courage de ce que l'on sait. Je n'ai osé que récemment m'avouer qu'au fond, j'ai toujours été nihiliste » (Fragment de 1887).

Dix ans plus tard, en 1897, à Vienne, Freud définit le malheur névrotique comme le fruit d'un *conflit*. L'âme est vue comme une arène où s'opposent désirs et interdits. Plus précisément, le désir pour la mère (associé au désir d'éliminer le père) butte sur le gendarme intérieur et la peur d'une rétorsion. Concernant le mal-être de Nietzsche, qu'en est-il ? Recouvre-t-il une névrose ou masque-t-il une psychose (avec des angoisses de morcellement, une menace pour le noyau de l'identité) ? Compte tenu de ce qui a été dit plus haut, sa dépression se situe clairement sur un terrain névrotique.

Toutefois, chez Nietzsche, à côté de ses misères névrotiques, on peut noter, en première approximation, des traits qui relèvent d'une psychose. Pour en parler, tenons-nous en à ce qui est manifeste *avant* janvier 1889. Ne nous laissons pas égarer par les symptômes bruyants de la fin dont l'apparence est psychotique mais qui, rappelons-le, sont le fruit de la destruction du cerveau.

A plusieurs reprises dans son existence, Nietzsche a connu des moments de flou identitaire et de ravissement proches de l'extase. Par exemple, pendant une balade sur la côte italienne, le projet du *Zarathoustra* lui fut soufflé par une voix perçue comme *extérieure*. Quant à l'intuition de « l'éternel retour », elle l'a saisi lors d'une promenade au bord du Lac de Sils-Maria, en août 1881. Là, « frappé par une comète », il est le témoin passif d'un spectacle qui s'impose à lui et qu'il développera dans sa doctrine du retour éternel.

Mais attention. Ici s'impose la prudence. Concernant ces épisodes, il s'agit moins d'une « dépersonnalisation » invalidante que d'une « régression contrôlée », d'une aptitude à desserrer la bride du moi pour accéder à des matériaux inconscients (expériences que connaissent tous les grands créateurs). « Le philosophe, écrit Nietzsche, est quelqu'un qui a connu des expériences extraordinaires ». « Je fixais des délires », résumait Rimbaud. La psychose sanctionne l'échec d'une œuvre, elle est l'ombre morbide de la lumière des œuvres. Nietzsche, quant à lui, avait accès aux profondeurs de son être, il nageait dans ces eaux troubles, sans s'y noyer.

Mais poursuivons. Un autre aspect de sa personnalité doit être discuté. Nietzsche était un homme très solitaire. Peu expansif, recueilli, secret, il gardait ses distances. Il tissait peu de liens émotionnels avec ses proches (ses relations étaient surtout épistolaires) et aucune femme n'a réellement partagé son intimité. En outre, il vivait plongé en lui-même et ne vibrait pas à l'unisson des groupes. Chez lui, la vie sociale était compromise (cette dimension est d'ailleurs absente de son éthique : la société est toujours vue comme un « troupeau » qu'il faut fuir). Sur ce point, ses admirateurs parlent d'individualisme solaire, les psychiatres de schizoïdie. Quoi qu'il en soit, cette manière d'être relève d'un trait de caractère et ne ressortit pas à ce que la psychiatrie indexe sous les noms de « repli autistique » ou de « rupture schizophrénique des liens vitaux avec le monde ».

Il faut aussi noter un autre point. Sa philosophie est parfois infiltrée par des tendances « paranoïaques ». Par exemple, lorsqu'elle perd le sens des nuances, isole un ennemi source de toutes les calamités (les prêtres, la morale chrétienne, etc.). Toutefois, même là, Nietzsche n'est pas dupe. Il tempère ses propos lorsqu'il écrit par exemple : « Toute société a tendance à réduire ses adversaires jusqu'à la *caricature* [...] Parmi les artistes

c'est [...] le "bourgeois". Parmi les immoralistes, le moraliste devient une caricature : c'est pour moi, par exemple, le cas Platon » (Nietzsche, 1903).

Contrairement aux écrits prophétiques (qui frisent toujours avec le discours paranoïaque), ses textes nous mettent en garde contre lui-même. Dans une préface tardive de *La naissance de la tragédie*, il nous prévient contre l'enflure des grands mots, il raille les prophètes et se présente comme leur opposé, comme un bouffon et un poète.

Nietzsche aime la distance : *croire* et *coller* à son discours est nocif, la Vérité est un coupe-gorge... « Ce n'est pas le doute, écrit-il, c'est la certitude qui rend fou ». En outre, d'autres contrepoisons l'éloignent de la paranoïa : l'esthétique du fragment, la place faite à l'humour, à l'ironie, au jeu. Il pense en effet que : « Toute vérité qui ne provoque pas au moins un éclat de rire nous semble fausse ! »

Quant à l'infatuation de Nietzsche, son manque de mesure, sa grandiloquence, que faut-il en penser ? Certes, le grand tam-tam de l'auto-célébration et la gloriole ont probablement une valeur antidépressive. Mais il faut aussi rappeler que ces tendances se justifient du point de vue de sa philosophie. Nietzsche ne se voulait pas un « philosophe », un ami de la sagesse. Ce franc-tireur se définissait plutôt comme un myosophe, un ennemi de la sagesse, il était résolument tourné vers l'exubérance, la turbulence, l'excès. Il voyait la sagesse d'un mauvais œil, comme le signe d'une fatigue, l'expression d'une peur de la vie, un peigne pour chauves...

Concernant le sentiment de triomphe et d'exaltation du moi qui perce dans *Ecce Homo*, s'agit-il d'une enflure pathologique ou d'une provocation à l'adresse de l'hypocrite humilité chrétienne ? A chacun d'en juger. Mais quoi qu'il en soit, un constat s'impose : le crescendo du sentiment de sa propre valeur et la grandiloquence sont toujours *maîtrisés* dans une langue parfaite, une prose cristalline, ce qui n'est pas le cas lorsque la frontière de la maladie est franchie. En outre, pour prendre un exemple concret, pourquoi trouver suspect un titre comme « Pourquoi j'écris de si bons livres ? » quand l'auteur écrit effectivement de « si bons livres » ! A mon avis, sur ce point, P. Gast a eu une remarque pertinente lorsque dans une lettre adressée à Carl Fuchs il écrit : « Nietzsche avait le droit d'être mégalomane » (cité par Podach, 1929).

Bref, au sujet de tous les points passés en revue (dépersonnalisation, schizoïdie, paranoïa, mégalomanie), il ne s'agit jamais plus que de mouvements d'allure psychotique, il n'y a pas de signes florides qui pourraient s'inscrire dans cette lignée diagnostique. En comparaison, l'éclatement de la personnalité chez Virginia Woolf et les tendances paranoïaques ne se perdent jamais dans un monde bizarre ou haineux, comme chez Reich ou Céline.

## EXIT

Freud était soucieux d'établir des liens entre le normal et le pathologique, entre les productions culturelles et leurs formes dégradées dans la maladie mentale. Il disait en substance que les constructions philosophiques étaient des délires paranoïaques qui avaient bien tourné. Mon propos était de montrer qu'avant janvier 1889, Nietzsche ne franchit pas le seuil d'un terrain morbide: à aucun moment, on ne peut repérer les signes d'une psychose manifeste.

Comme le pensait Nietzsche, la conception que l'on se fait d'un auteur est « une méchante petite rhapsodie composée après coup » (Nietzsche, 1886/1971, § 269). Certes, l'homme Nietzsche a sombré dans la démence, mais le philosophe n'a jamais connu les gouffres de la psychose. Les portraits d'un Nietzsche fou sont trompeurs, ils renvoient à de la fausse monnaie psychologique. Ces images déformées sont des constructions posthumes qu'il convenait de récuser.

## Bibliographie

- ANZIEU D. (1981): *Le corps de l'œuvre*. Paris, Gallimard.
- BERGERET J. (1974): *La personnalité normale et pathologique*. Paris, Dunod.
- ELLENBERGER H. (1974): *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris, Fayard, rééd. 1994.
- FREUD S. (1913): *Totem et Tabou*. Paris, Payot, 1965.
- JANZ C.P. (1984-85): *Nietzsche*, 3. vol. Paris, Gallimard.
- JASPERS K. (1936): *Nietzsche, Introduction à sa philosophie*. Paris, Gallimard, 1961.
- MANN Th. (1947): *Les Maîtres*. Paris, Grasset, 1979.
- NIETZSCHE F. (1862): *Premiers écrits*. Paris, Le Cherche-Midi, 1994.
- NIETZSCHE F. (1886): *Par-delà bien et mal*. Paris, Gallimard, 1971.
- NIETZSCHE F. (1903): *La volonté de puissance*. Paris, Le Livre de Poche, Librairie Générale, 1991.
- NIETZSCHE F. (1989): *Dernières lettres*. Paris, Rivages.
- PODACH E. (1929): *L'effondrement de Nietzsche*. Paris, Gallimard, 1931, rééd. 1978.
- REIK Th. (1948): *Ecouter avec la troisième oreille. L'expérience intérieure d'un psychanalyste*. Paris, Epi, 1976.
- VARTZBED E. (2003): *La troisième oreille de Nietzsche, Essai sur un précurseur de Freud*. Paris, L'Harmattan.
- VOLZ P.D. (1990): *Nietzsche im Labyrinth seiner Krankheit*. Würzburg, Königshausen-Neumann.

Adresse de l'auteur:

Eric Vartzbed  
19, rue de Bourg  
CH-1003 Lausanne  
E-mail: evartzbed@hotmail.com